Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 28 (1890)

Heft: 43

Artikel: Cauquiès petits bets

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191923

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un instant après, Madeleine rouvrit les yeux.

Elle vit Suzanne agenouillée, penchée sur elle, tout en larmes.

Pendant qu'un sourire doux et triste glissait sur ses lèvres décolorées, elle serra nerveusement la main qui tenait la sienne.

— Oh! tu m'aimes, toi, tu m'aimes! murmura-t-elle.

— Oui, oui, ma chérie, je t'aime, répondit Suzanne, et plus encore maintenant que je ne t'ai jamais aimée! Un jour, si je le peux, je t'en donnerai la preuve.

— Tu me la donnes en ce moment, puisque tu es près de moi, puisque pour moi tu as quitté le bal.

Un domestique étant allé chercher une voiture, M^{me} Goulard et Madeleine se disposèrent à partir.

Le docteur, redoutant une nouvelle syncope, demanda à la grand'mère la permission de l'accompagner, ainsi que sa malade. L'aïeule accepta avec reconnaissance.

Les deux amies s'embrassèrent et Suzanne rentra dans la salle de bal. Mais la gaîté de la jeune fille n'existait plus : c'était fini, elle ne pouvait plus avoir le cœur à s'amuser. Un nuage obscurcissait son front si radieux tout à l'heure. Le plaisir de la danse n'avait plus d'attrait pour elle.

Prétextant une subite migraine, elle refusa de danser et alla retrouver son père, qui, debout près d'une table de jeu, regardait jouer avec un médiocre intérêt. Tous deux avaient le même désir de se retirer; ils partirent.

Comme ils arrivaient au vestiaire, ils y rencontrèrent Georges Olliot, pour qui le bal n'avait sans doute plus de charmes, car il endossait son pardessus.

Il se précipita pour aider Suzanne dans ses apprêts de départ; mais, à l'instant où il allait poser sur les épaules de la jeune fille l'élégante sortie de cachemire blanc, garnie de cygne, elle se détourna brusquement, et, le cinglant d'un regard froid:

- Merci, Monsieur, dit-elle, c'est inutile; i'ai mon père.

Et, prenant le vêtement des mains d'Olliot un peu déconcerté, elle le mit dans celles du vieillard.

Au même instant, un domestique vint annoncer que la voiture de M. Fréret était là depuis quelques instants.

Toujours froidement, Suzanne salua Georges, qui s'inclinait bien bas; M. Fréret, par politesse, leva son chapeau, et sa fille et lui montèrent dans l'élégant équipage qui les attendait.

La voiture s'éloigna et disparut aux regards de Georges. Alors, Suzanne passa sa main sur son front brûlant, que rafraîchissait l'air de la nuit; elle soupira profondément... et, de ses yeux bleus, deux larmes furtives s'échappèrent, puis, comme la voiture s'arrêtait, elle franchit, sans le secours du valet, le marche-pied, aida son père à descendre, s'élança dans l'hôtel, embrassa le vieillard, gravit à la hâte l'escalier conduisant à son appartement, refusa l'aide de sa camériste, et, tandis qu'elle enlevait d'une main fiévreuse colliers et bracelets, on eût pu l'entendre murmurer d'une voix sourde, grosse d'orages : « Oh! les hommes! les

» Pauvre Madeleine!... » (A suivre.)

Une fabrique de cure-dents — Le journal la Nature donne une curieuse description d'une usine montée au Canada pour la fabrication des cure-dents en bois. Ces cure-dents sont en merisier. Les cultivateurs apportent la matière première sous la forme de troncs bruts. coupés à la longueur d'environ un mètre. Le bloc, dépouillé de son écorce, est placé sur un tour pour être arrondi. Il est ensuite coupé, par un outil spécial, en longues bandes, avant comme largeur la hauteur d'un cure-dents. Un nouvel outil amincit les bords, de façon à former les pointes des cure-dents; ensuite ces bandes de bois sont entraînées sous un cylindre muni de 340 couteaux, qui tourne avec une grande vitesse et débite à peu près 600,000 morceaux ou 600,000 cure-dents à la minute!

Une fois secs, les cure-dents sont placés dans des boîtes en papier très fort, qui en contiennent chacune 2000. Une machine spéciale fabrique 60 boîtes à la minute. On met 100 de ces boîtes dans une caisse et la marchandise part dans toutes les directions.

On voit que dans l'Amérique du Nord, tout ce qui est susceptible de se vendre devient promptement l'objet d'une industrie importante.

Cauquiès petits bets.

L'einterriao. — Quand lè z'afférès ne vont pas et que fâ tchai vivrè, tsacon tint à avâi 'na pliace, kâ on est pe sû dè teri se n'argent tsi lo boursier qu'à la vegne. Tsequiet avâi z'u la pliace d'einterriâo, et sè peinsâvè que cein lâi rapportérâi oquiè tot ein faseint son petit trafic; mâ coumeint n'iavâi min z'u dè malâdo dein lo veladzo du grandteimps, et min dè moo, n'eut min dè foussa à crosâ âo cemetiro et cein lo fasâi bordenâ. On dzo que sè plieignâi à son vesin que l'étâi molési dè vivre ora, son vesin lâi fâ: « Et onco t'as dâo bouheu d'avâi cllia pliace d'einterriâo! »

— Oh, on bio bounheu quie, repond Tsequiet! kâ coumeint volliâi-vo que vivo se lè dzeins ne mouront pas!

La bise et la pliodze. — Fasâi onna bise à tot veni avau, que la terre étâi tant chétse qu'on ne poivè ni laborâ, ni vouâgni. Coumeint lo teimps s'avancivè et qu'on ne poivè pas atteindrè la nai, lè dzeins s'ein vont vâi l'incourâ po lâi démandà dè férè dâi priyirès et 'na procéchon po avâi la pliodze.

— Lo vu bin, repond l'incourâ, po vo férè pliési, mâ y'é bin poâirè que lo bon Dieu ne vo z'oûdè pas tant que la bise tindrà.

On molési. — On gaillà condanà à étrè einmottà, étài dza su l'échafaud et lo boriau étài tot prêt, quand stu compagnon

dit que l'a sâi. Adon coumeint on ne refusè pas cein que pàovont désirà âo derrài momeint clliâo que vont passâ l'arma à gautse, on lâi va queri on verro dè biére.

— Oh! n'ein vu rien de voutra biére, fâ lo gaillâ quand on la lâi vâo bailli; l'âmo bin, mâ ne pu pas la supportâ.

Cé que ne peinsè qu'à l'essenciet. — Quin âdzo ai-vo? demandâvè-t-on âo vîlhio Fricasse, on vîlhio valet que viquessâi tot solet.

Eh bin, y'é eintrè soixanta et septanta, ne sé pas bin ào sû.

- Coumeint! vo ne lo sédè pas pî?

— Na fâi na! ye compto me n'ardzeint, mè dzenelhiès et mè lapins, po cein que lè pu paidrè et que pu lè mè laissi preindrè pè on larro; mâ po lè z'ans que y'é, nion ne lè mè vâo robâ, et n'é pas fauta d'ein preindrè couson.

Ona granta tsaropa. — On espèce de chenapan, qu'avâi lè coûtès ein long, ne volliâvè pas travailli et ne viquessâi què d'ermonna et dè raccro.

— Porquiè ne tsertsi-vo pas de l'ovradzo, na pas menâ dinsè onna vià dè pandoure, lài fà on dzo on citoyein tsi quoui cé gaillà râocanàvè oquiè?

— Quand su vegnai ao monde, repond lo cocardier, y'été tot nu. Quand sari moo, on mè va cllioulà eintrè quatro lans, tot nu assebin, avoué on linsu po m'einvortolhi. Adon porquiè mè bregandéré-yo dè travailli po mè reintorna coumeint su venu!

La cravate de madame.

A l'occasion d'une fête de famille, un mari galant a voulu offrir à sa femme une jolie cravate de dentelle; et afin que l'objet soit au goût de madame, il la charge de l'acheter. Mais dans le but de lui ménager une surprise, il feint de destiner cette dentelle a une de leurs parentes.

Les points d'Alençon, les points d'Angleterre les plus fins défilent devant madame qui fait la moue en se disant tout bas: « Si mon mari croit que je vais mettre ce prix là pour un cadeau à Amélie! » (c'est le nom de la parente).

On lui montre ensuite d'autres cravates, parmi lesquelles elle en avise une bien simple, bien modeste, bien ordinaire.

 Voilà mon affaire, se dit-elle, pour un cadeau c'est suffisant.

Et elle la rapporte à son mari.

- As-tu choisi quelque chose de joli? demanda celui-ci.
- Oui, oui, fait madame qui craint les accès dépensiers de monsieur, très joli.

Et elle répète tout bas.

- Pour Amélie c'est assez bon.